

14-18/2018

*Réfugiés d'hier et
d'aujourd'hui*

*Un conte écrit par
Fahem Abes*

arc

Action et Recherche Culturelles asbl

J'ignore ce qui m'a poussé ce jour-là à grimper les marches de l'escalier menant au grenier. Est-ce la mélancolie? Ou bien la peur de perdre les derniers souvenirs de mon enfance? Ce matin-là, Albert, assis à la table de la cuisine comme un vieux chat fatigué, un café brûlant devant lui, face à la fenêtre, Albert regardait la pluie tomber. Malgré les conseils de son médecin, il l'aimait brûlant et corsé son café. Il en but une bonne gorgée et apprécia le coup de fouet qu'il provoqua dans son corps et son esprit.

- À votre âge, Monsieur Albert, le café fort est mauvais pour votre tension, avait dit le docteur.

Il n'avait pas tort.

- Mais le monde entier est en tension ! Autant être en phase avec lui, avait répondu le vieil homme.

La radio, posée à côté d'un grille-pain abîmé, crachait depuis plusieurs mois les mêmes nouvelles, pareilles, identiques : colonnes de réfugiés traversant l'Europe, réfugiés syriens, afghans. Bateaux remplis d'autres fugitifs perdus sur la Grande Bleue, la mer Méditerranée, rebaptisée par Albert « la mortditerranée ». Identiques et pareils ! Transmigrants arrêtés sur les parkings d'autoroutes ou cachés dans des camions en partance pour l'Angleterre. Réfugiés de guerre, politiques, économiques, climatiques.

Albert éteignit la radio et vida sa tasse d'un trait, l'ascension pouvait commencer. Il se leva et sortit de la cuisine. Il traversa le salon, le couloir, monta la première volée d'escaliers. Arriva au premier étage, reprit son souffle et attaqua la montée suivante. À mi-

chemin, petite pause et poursuivre. Deuxième étage, inspirer, expirer, manquer d'air, récupérer, continuer, s'accrocher à la rampe, tirer, pousser, finalement la dernière marche, puis la petite plateforme. Il avait cru ne jamais y arriver.

Albert poussa la petite porte du grenier et entra dans la minuscule pièce sous toiture. Au milieu de la mansarde sombre et mal éclairée par le peu de lumière qui passait par la fenêtre du toit, on devinait la forme vague d'un fauteuil. À gauche un coffre en bois devant une caisse en carton, puis une autre, encore une, et encore une autre, des dizaines, petites, grandes. À côté du chambranle devait se trouver l'interrupteur, un ancien modèle en bakélite noir. Albert tendit la main et poussa la petite manette vers le bas. Immédiatement, l'ampoule incandescente qui pendait au plafond, éclaira la pièce de sa douce lumière chaleureuse. Cette ampoule était l'ultime rescapée de la maison. Toutes les autres avaient disparu lors de la rafle effectuée par François, son neveu. François qui par souci d'économie, avait remplacé toutes les autres ampoules par un nouveau modèle, à la lumière blanche et froide. Albert, lui, préférait l'ancien modèle, plus proche de la lumière du soleil.

Ne pas oublier pourquoi, malgré son grand âge, il était monté au grenier ! Qu'en avait-il fait ? Jetée, brûlée ou rangée ? L'inquiétude s'empara de lui. Albert jeta un regard inquiet aux alentours. L'ampoule réfugiée sous le toit effectuait bien son travail. Sa forte luminosité lui permettait maintenant de distinguer clairement le vieux fauteuil et la montagne de caisses pleines de bibelots, livres et autres souvenirs oubliés, accumulés ici depuis des années. Où se trouvait-il ? Rangée, il en était sûr ! Il tenta de se calmer, mais ses doigts fébriles gonflés par l'arthrose se mirent à fouiller, ouvrir, fermer, soulever,

déplacer, chercher, encore et encore. Plus d'une heure à souffrir. Toujours rien ! Où se trouvait-il ? Ce petit coffret en bois exotique, marqueté, richement décoré, fermé par une clé et renfermant les cartes postales, les photos de famille, les papiers, les médailles militaires de son père surnommé : « le turco ». Ce héros de guerre, venu des lointaines colonies pour défendre la patrie.

Quoique son père soit mort lorsqu'il était encore enfant, Albert s'en souvenait encore très bien. Quelques jours avant son décès, « le turco », comme les surnommaient les vieux du village où ils habitaient à l'époque, le « turco » avait remis au petit garçon qu'il était le fameux coffret. Aujourd'hui, vieux, trop vieux, il avait beau fouiller, le coffret était perdu. Cela Albert ne voulait pas le croire. Il devait se trouver là, quelque part. Il avait cherché partout, rien ! C'est alors que sans le vouloir, comme par hasard, le regard d'Albert se dirigea vers l'armoire. Le vieil homme leva la tête et se dressa sur la pointe des pieds. Il le voyait à présent, il l'avait retrouvé, le coffret en bois exotique, là au-dessus. Comment l'atteindre ? Monter sur le tabouret ? Non pas aujourd'hui, trop fatigué. Longtemps que les effets du café brûlant et corsé pris le matin s'étaient dissipés. Demain, je reviendrai. Se souvenir, là au-dessus de l'armoire, le petit coffret de mon père : « le turco ». Albert releva la petite manette du vieil interrupteur en bakélite noire, puis claqua la porte derrière lui. Maintenant il lui fallait descendre l'escalier, fatigué, assis sur les fesses, glisser sur les marches une par une, s'accrocher, ne pas dégringoler. Au deuxième étage s'arrêter, se redresser, marcher, se tenir à la rampe, s'accroupir, se mettre à genoux, s'asseoir et glisser sur le popotin, échelon par échelon. Arriver au premier, ensuite effectuer la même manœuvre jusqu'au rez-de-chaussée. Las, Albert se redressa, entra dans le salon et s'affala en silence sur le canapé. Il resta plusieurs

minutes immobile. Enfin il se décida à bouger et tendit le bras. Sur la petite table devant le canapé un verre d'eau et deux cachets, il les avala d'un trait. Puis il saisit la télécommande, alluma la TV. Chaîne infos, les mêmes images, guerres, réfugiés. Dans une semaine, ce seront les commémorations de la Grande Guerre. Dans la tête d'Albert, images de réfugiés, d'hier et d'aujourd'hui se mélangèrent. En s'endormant, Albert se revit enfant, sautant sur les genoux de son père, le héros de guerre, venu des lointaines colonies pour sauver la patrie.

L'arrivée de Fatima changea bien des choses dans le quartier ! Des voisins qui ne se parlaient plus depuis des années renouaient le dialogue. On organisait des réunions, on discutait, on argumentait, on mettait en place un plan d'action, une liste de revendications. Cela bougeait, cela s'animait, se réanimait. Les habitants devaient agir, réagir, anticiper ! Empêcher l'installation de tous ces réfugiés, dont Fatima et ses deux filles n'étaient que les premiers. D'autres arriveraient, c'est certain, on les installera dans l'ancien bâtiment scolaire. Il est un peu à l'écart, d'accord. Mais la présence de ces gens-là ne peut amener que des nuisances et une dévalorisation du prix de l'immobilier. Il faut créer un comité de quartier, élire un président, un représentant, non un coordinateur ! Tous se mirent d'accord. Leur choix se porta tout naturellement sur François. Il parlait bien, il présentait bien et porterait la voix de tous. François, flatté par cette proposition, réfléchit un instant, puis accepta. Il avait du temps. Même si pour lui, toutes ces craintes étaient un peu exagérées, il pensa que cela l'occuperait et repousserait pour quelque temps la vague de déprime qu'il sentait poindre depuis que sa femme l'avait quitté. Ajoutez à cela la convocation reçue aujourd'hui en fin d'après-midi. Le directeur des ressources humaines souhaitait le voir, demain à

9h, dans son bureau. Cela n'inaugurait rien de bon. La boîte qui l'employait depuis 22 ans, rachetée par un fonds d'investissement américain, préparait un plan de restructuration, avec licenciements à la clé. François, âgé de 52 ans, ne se faisait aucune illusion sur la teneur de cet entretien. De plus, parmi ceux qui venaient de l'élire, certains seraient également impactés, futures victimes de la mondialisation. Mais leurs préoccupations pour l'instant, c'était Fatima et ses deux filles, avant-garde symbolique d'un envahisseur qu'il fallait arrêter.

Albert, toujours allongé sur le divan face à la TV, sans doute réveillé par l'odeur provenant de la cuisine, ouvrit les yeux. Il jeta un coup d'œil vers l'horloge accrochée au-dessus du poêle à charbon. Midi trente, son ventre gargouillait. Inutile de préparer quoique ce soit. Elle était déjà là. Dès son arrivée et son installation dans la maison voisine, Fatima et Albert avaient sympathisé. Parfois même, elle lui faisait ses courses. Très vite, il lui donna un double des clés, au cas où. Et maintenant, deux fois par semaine elle lui apportait de la chorba. De la chorba qu'elle disait que cela s'appelle.

- Fais-moi confiance Monsieur Albert, c'est bon pour toi ! Une bonne soupe à la tomate et à la viande.

Fatima pensa qu'il en mangeait pour la première fois. Mais quand Albert sentit l'odeur, immédiatement dans sa tête, des souvenirs d'enfance se mirent à remonter comme une tornade. Son père, « le turco », le héros de guerre, lui aussi, il savait la préparer la chorba, presque aussi bonne que celle de Fatima.

- Monsieur Albert, tu as retrouvé les photos que tu m'as parlé hier ?, demanda Fatima.
- Elle est très bonne ta soupe ! répondit Albert.

- Si tu veux, je t'apporte tous les jours Monsieur Albert !
- J'ai demandé au service repas du CPAS de ne plus passer le lundi et jeudi.
- Tu as bien fait Monsieur Albert.
- Merci Fatima.
- J'aimerais beaucoup voir les photos de ton père, Monsieur Albert.
- Tes filles, elles vont nous accompagner la semaine prochaine à la commémoration ?
- Oui Monsieur Albert ! J'ai demandé au professeur, c'est congé, y a pas l'école. Et à mon l'école où je l'apprends le français, la professeure elle a montré un film sur la guerre ici en Europe. Les gens, ils partaient, ils avaient peur de l'Allemagne, les soldats ils étaient dans des trous. Il y avait des morts partout. C'est pas bien la guerre Monsieur Albert.

Fatima avait prononcé les derniers mots en pleurant. La guerre, elle connaissait. Son mari y était mort. Elle et ses deux filles avaient embarqué sur un bateau pneumatique pour traverser la Méditerranée. Plusieurs fois, le frêle esquif qui les transportait, avait failli chavirer, secoué par les vagues et les immenses tankers qu'il frôlait. Elles avaient vu la mort de près. Enfin la côte, sauter dans l'eau sans savoir nager, presque noyées, sauvées par des jeunes adolescents qui, comme elles, fuyaient la guerre. Traînées jusqu'à la plage et abandonnées là par crainte des gendarmes, trempées, tremblantes de froid, les pieds nus, marcher sur la rocaïlle, les écorchures, le sang, ses filles bleuies par le froid. Elles avaient été sauvées in extremis par la Gurada Civil, les gendarmes espagnols qu'elles craignaient tant. L'association catholique d'Espagne s'était occupée d'elles. Départ pour la France et puis la Belgique. D'abord Bruxelles, enfin Namur. Tout cela, Fatima l'avait raconté

à Albert qui avait pleuré avec elle.

Fatima quitte Albert vers 15h, récupère les filles à la sortie de l'école. 15h30 le goûter, lancer les devoirs des deux petites. 16h30, la camionnette d'une société de nettoyage s'arrête devant la petite maison. Fatima sort de chez elle et monte à l'intérieur du véhicule, elle rejoint d'autres femmes qui se serrent pour lui faire une petite place sur la banquette. La porte arrière claque, le chauffeur démarre, direction Louvain-la-Neuve et sa zone d'activités économiques. Sur le trajet, Fatima et ses copines en profitent pour parler de leurs enfants, elles souhaitent toutes pour leur progéniture un avenir meilleur que le leur. Et pourquoi ne travailleraient-ils pas, plus tard quand ils seront grands, dans les bureaux ? Bureaux que leurs mains devenues calleuses nettoient tous les jours du lundi au vendredi de 6h à 9h le matin et de 18h à 21h le soir.

Dix minutes après y être entré, François, son C4 en poche, était sorti du bureau du DRH. Il était exactement 9h10. Le DRH lui avait repris son téléphone, son ordinateur et les clés de sa voiture de fonction. Puis il avait accompagné François jusqu'à l'open space, ceci pour vérifier que François n'emportait avec lui que ses effets personnels. François salua ceux qui, maintenant, étaient devenus ses ex-collègues. Sans savoir comment, il se retrouva sur le parking et marcha en direction de la sortie. François traversa la grand-route et jeta un dernier regard vers le 4^{ème} étage du bâtiment, là où se trouvait son bureau. Bientôt tout cela ne sera que souvenir, se disait-il. Soudain un crissement de pneus le fit sursauter. Mohamed, les mains agrippées au volant, se passa la main sur le front. Nouvel employé dans la société, il n'était pas encore habitué à ce travail de chauffeur, à cet horaire décalé qui le fatiguait.

Mohamed se retourna et remercia Fatima. Il s'en était fallu de peu. Si elle n'avait pas crié, Mohamed aurait écrasé ce piéton distrait. La camionnette s'était arrêtée à quelques centimètres de lui. François salua le chauffeur en s'excusant. Fatima l'avait reconnu sur le parking au moment où le grand Monsieur en costume bleu azur avait tapé sur l'épaule de celui qu'elle savait être le neveu de son voisin Albert. François regarda le véhicule s'éloigner, sans savoir que, la plus âgée des femmes qui le dévisageait assise à l'arrière du véhicule, venait de lui sauver la vie.

Il était 18h30, on était passé à l'heure d'hiver et François avait erré toute la journée, son C4 en poche. Bon, d'abord il avait marché jusqu'à Louvain-La-Neuve, deux bons kilomètres. L'avant-midi ? Passée sur la terrasse d'un café qu'il fréquentait lorsqu'il était étudiant. À midi, un sandwich et quelques bières, plus tard le train jusqu'à Namur. Monter les escaliers de la citadelle, le coucher de soleil, enfin le coup de sonnette. François, fils unique, orphelin de père et de mère, sonnait à la porte de son oncle Albert. Quand il ouvrit la porte, Albert ne fut pas du tout étonné de la visite de son neveu. Tout à l'heure, avant de partir chercher ses enfants à l'école, Fatima lui avait raconté avoir vu François et l'incident du matin.

- Ton neveu, une drôle de tête, triste, un grand monsieur, tape sur l'épaule, à pied. Le chauffeur fatigué, moi crié, sinon lui écrasé.
- À pied ?
- Oui, à pied répéta-t-elle
- Triste?
- Oui, triste.

Avec le peu qu'elle lui raconta, Albert comprit de suite de quoi il s'agissait.

- Bonsoir Oncle Albert, je ne te déranges pas?
- Non, non, j'allais juste me mettre à table.
- Dans ce cas je ne veux pas te déranger, je repasserai demain.
- Entre je te dis ! Dans la famille, quand y en a pour un, y en a pour deux !

François entra et quelques instants plus tard, ils étaient attablés dans la cuisine.

- Qu'est-ce qui t'amène François ?
- Elle est très bonne cette soupe ! Oncle Albert.
- Oui, excellente. Dis-moi, comment ça va ces derniers temps fiston?
- Vraiment très bonne cette soupe ! Ils ont changé de cuisinier au CPAS ?
- Ce n'est pas la cuisine du CPAS. C'est Fatima ma voisine qui l'a préparée.
- La réfugiée ?
- Oui !

Entendant cela, le visage de François se figea, il posa sa cuillère.

- Quoi ? Elle n'est plus bonne ma soupe.
- Non, ce n'est pas cela Oncle Albert !
- C'est quoi alors?
- C'est que cela va déjà mal pour nous, alors on ne va pas accueillir des étrangers, des supposés réfugiés, qui en plus profitent du CPAS.
- Attends François, c'est moi ton oncle qui reçoit l'aide du CPAS ! Fatima, elle, tous les matins et tous les soirs, elle nettoie et elle ramasse les saletés que tu laisses dans ton bureau.
- Oui, mais nous, on est belge ! Et puis on ne va pas

- pouvoir continuer à accueillir tous ces étrangers.
- Étrangers, François ? Étrangers ? On est tous des étrangers ! Toi, moi, ton père, ton grand-père. Le père de ton grand-père, MON PERE, c'était un étranger !
 - Qu'est-ce que tu racontes Oncle Albert ?
 - Je te dis que mon père, c'était un étranger, c'était un turco!
 - Grand papy était un soldat ! cria François. Un héros de guerre ! Pendant la Grande Guerre à Mettet, près de Charleroi. Il était embusqué dans l'école des garçons et du soupirail, il abattait les Allemands se dirigeant sur le pont. À lui seul, il a arrêté un bataillon. Il faisait partie du 3^e régiment.
 - Exactement ! reprit Albert. Du troisième régiment de tirailleurs, 74^{ème} brigade, on les appelait les turcos, les tirailleurs algériens. Je te dis, grand papy était un turco, un tirailleur algérien. Un étranger !

Ce jour-là, oncle Albert raconta pour la première fois à François les origines de la famille paternelle. Il lui raconta comment son grand-père « le turco » échappa aux Allemands. Blessé, à court de munitions, il fut caché par une famille du village de Mettet. Aux risques de leur vie, les mêmes villageois aidèrent le tirailleur à passer la frontière et à rentrer en France. Des années plus tard, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, la famille du village de Mettet reçut une lettre du soldat tirailleur, « le turco ». Pour les remercier de lui avoir sauvé la vie, il leur écrivait que si la guerre venait à éclater, il les accueillerait chez lui.

- Grand papy habitait en France à cette époque, du côté de Lyon. Alors, quand la Belgique a été attaquée par l'Allemagne tout le monde s'est enfui sur les routes. Et la famille de Mettet s'est réfugiée

chez grand papy jusqu'à la fin de la guerre. Après la guerre, Grand papy est venu rendre visite à ses amis de Mettet. Durant son séjour au village, il a rencontré et il a épousé une veuve de guerre. Ils ont eu deux garçons, moi et ton père.

Ce soir-là, François est monté seul jusqu'au grenier. Il a ouvert la porte, baissé la manette, monté sur le tabouret, claqué la porte derrière lui. Descendu les escaliers avec, dans ses mains, le petit coffret en bois exotique, marqueté, richement décoré, fermant par une clé et renfermant les cartes postales, les photos de famille, les papiers, les médailles militaires de son grand-père surnommé « le turco ».

Le lendemain, le matin du 11 novembre, ensemble avec Fatima et ses deux filles, Albert et François ont regardé les photos de famille, les papiers, les médailles militaires de grand papy « le turco ». Puis ils sont sortis et ont assisté à la cérémonie devant le monument aux morts. En ce jour triste de novembre, Albert souriait. Est-ce parce que dans les yeux de Fatima et François brillait la même petite lueur ? Où est-ce parce que son neveu projetait de transformer le comité de quartier, en comité de Fêtes de quartier et de Solidarité.

Fahem ABES

Ce conte est l'aboutissement de l'activité Raconte-moi Namur en 14-18, mise en œuvre par l'ASBL Action et Recherche Culturelles - Régionale de Namur. Il propose une commémoration alternative de la Première Guerre mondiale. Nous célébrons cette année le centenaire de l'armistice de la guerre 14-18. Les commémorations du 11 novembre rendront hommage aux nombreux morts et rappelleront que nous ne voulons plus vivre de telles atrocités. Pourtant, en 2018, la situation est loin d'être apaisée : guerres, morts, gens en fuite, et souffrance composent notre actualité.

C'est dans ce contexte que l'ARC-Namur a souhaité donner la parole aux citoyens afin qu'ils puissent regarder le passé, réfléchir au présent et envisager un futur commun. Le conteur Fahem Abes a assisté à ces échanges et les a transposés dans un conte. Le conte rassemble la diversité des expressions individuelles mais aussi des expressions collectives en faisant appel à la mémoire collective. Les personnes qui ont participé aux échanges étaient des citoyens insatisfaits par les politiques actuelles, des personnes qui en sont victimes (des migrants participant au cours de français langue étrangère à la Cellule Alpha du CPAS de Namur), et des personnes ayant des souvenirs de la guerre 14-18 à partager.

Contact :

Action et Recherche Culturelles - Régionale de Namur
rue Saint-Joseph, 1
5000 Namur

www.arcnamur.be
+32 (0) 81 22 95 54
educationpermanente@arcnamur.be

*Editeur responsable : Bourdoux Luc - rue Saint-Joseph, 1
à 5000 Namur - +32 (0) 81 22 95 54*